

## A partir d'une citation de Gustave Roux

« C'est toi que j'attendais. Tu as peur de me répondre. Tu connais-pourtant ces terribles trains des dimanches soirs. »

Les vacances sont déjà loin  
Loin de nous !  
Tu m'aimes aussi, mais tu ignores mes appels  
Des années plus tard toujours dans mes pensées  
Notre amour ne m'a jamais quitté  
Ce terrible train du dimanche soir a sonné le glas  
Nos corps se séparent  
Destination indéterminée car Marié  
Répond à mes pensées des dimanches soirs !  
Je t'envoie mes profondes pensées positives  
Réponds moi je t'en supplie !!  
Ne me laisse pas dans cette incertitude  
Qui me dévore tout le corps  
Mon sang se gèle mais ta chaleur en moi s'estompe  
J'attends de tes nouvelles  
Je n'attends que toi,  
Réponds moi.....je t'en supplie.

Nathalie

---

« C'est toi que j'attendais. Tu as peur de me répondre. Tu connais pourtant ces terribles trains des dimanches soirs. »  
Des quais bondés puis qui se vident comme un déversement de pluie. Les quais d'aux-revoirs ou d'adieux. Les quais d'absence et de solitude. Je n'aime pas les dimanches soirs. Quelle que soit la saison, le temps qu'il fait, quel que soit l'endroit, ils me rappellent toujours ces quais de gare, sauts dans le vide des départs. Effrayants aussi les souvenirs qu'ils convoquent même si je ne les ai pas vécus en premier chef. Ces trains en partance définitive vers un Est dévastateur où l'homme n'était plus rien, à peine l'ombre de lui-même.

Ces trains des ARBEIT MARC HT FREI qui hantent tant mes nuits d'insomnie. Combien les ont pris sous la menace du fusil et des aboiements des chiens, combien n'en sont pas revenus ? La chanson dit « ils étaient des milliers, ils étaient vingt et cent ». Moi je dis : Ils étaient bien plus furent réduits à néant, images en noir et blanc, images submergées, images d'inhumanité dévastatrice dans un monde dévasté.

C'est toi que j'attendais et tu es enfin là, devant moi, toi. Ma belle, avec ton corps, tes cheveux et ta nuque si frêle, tu restes dans ce silence qui emprisonne mon cœur. Et tu restes immobile, impassible, absente.

Certains pourraient croire que tu n'es que timide, que tu n'oses pas dire. Moi je te sais prisonnière dans l'étau des charnières.

Véronique

---

Cette nuit j'ai dormi  
sur le flanc droit  
tu ne t'es pas réveillée  
une aile de papillon  
a effleuré tes lèvres  
le soleil a digné de l'œil  
ébloui par tant de volupté  
les gens ont ouvert les volets  
un oiseau sur le balcon posé  
très curieux pas gêné  
tu as souri au printemps  
de notre amour.

Ne freine pas tout  
comme ce train  
qui s'élançe on ne sait vers  
où vers des destinations  
méconnues comme cet oiseau  
ne lève pas le pied  
même si nous trébuchons  
même si mais encore  
quel que soit le jour  
plus encore le dimanche  
qui te tient par les hanches  
abandonne-toi  
au gré du hasard  
à cet horizon qui s'ouvre  
les bras jusqu'à perte de vue  
rien n'est tracé tout s'écrit

Alain

---

« C'est toi que j'attendais. Tu as peur de me répondre. Tu connais pourtant ces terribles trains des dimanches soirs. »  
C'est toujours la même chose. Chaque semaine je te regarde partir avec ce train de malheur. Me voici alors à nouveau seule dans la grisaille. Ce monde qui m'entoure me paraît parfois tellement étranger. Peut-être parce qu'il est si banal, si convenu, sans surprise. L'ennui me guette à chacun de tes départs. Je dois faire un effort, parfois surhumain, pour ré-embayer ma vie sans toi. Sans tes sourires, sans ta gaieté, sans ton humour, sans ta folie douce, qui me ravissent à chaque instant et constituent le piment de ma vie.

Isabelle

### A partir des 'Inventaires futiles' de Sei Shonagon in [Notes de chevet \(Japon, XIème siècle\)](#)

« Choses qui font battre le cœur » / « Choses qui ne font que passer » / « Choses qui doivent être courtes »

Les hommes de ta vie passent mais ne restent pas  
Les saisons défilent, regards furtifs  
Scannent ton corps  
Ensuite c'est l'oubli  
Abîmée, souillée, frappée et disséquée  
Qu'importe l'ordre des regards,  
Le scanner est sans pitié  
La mort aussi  
Alors je suis là  
Pour te refaire une beauté  
Te maquiller  
T'habiller en habits de lumière  
Te parfumer  
Ne rien oublier  
Comme sur la photo

Nathalie

---

### Les choses de la nuit

Le bruit de la pluie contre les volets  
Une sirène, au loin  
Ta respiration  
Les vers d'un poème qui chuchotent dans ma mémoire...

## Les choses du matin

Les écoliers qui passent dans la rue  
La lueur du jour qui s'infiltré à travers les interstices des persiennes  
L'odeur du café  
L'eau chaude de la douche qui ruisselle sur ma peau  
La liste des choses à faire dans la journée...

Pierrette

---

### Les choses qui effraient :

L'orage qui claque dans le silence du soir  
La pente d'une route qui se déverse dans la vallée  
Quand tu ne me regardes pas  
Le téléphone qui reste muet  
Un rendez-vous médical

### Les choses qui font rire :

Le chat qui trempe sa patte dans une flaque et vite la retire  
Le soleil du matin qui frappe ma pupille  
Cet homme si sérieux qu'il en monte son col  
Un habit boutonné le lundi avec le dimanche  
La crème qui reste dans les poils d'une moustache  
S'apercevoir tardivement qu'on a enfilé deux chaussettes dépareillées

### Les choses qui ne font que passer :

L'avion dans le ciel  
Le frôlement des vêtements inconnus dans la foule  
La goutte de pluie qui frise sur le carreau froid  
La goutte de confiture à l'instant de se figer  
L'enfance

### Les choses qui doivent être courtes :

Les pantalons par temps de pluie  
L'enclenchement de la première vitesse quand le feu passe au vert  
Les reproches infondés  
L'absence de ceux qu'on aime  
Les regrets  
La piqûre d'une aiguille

### Les choses qui font battre le cœur :

L'odeur des embruns qui monte de la plage  
Apercevoir le panneau du bout du monde et savoir qu'on est enfin arrivé  
Un oiseau qui s'ébroue dans une flaque  
Trouver une plume bleue, une plume de geai tombée sur le chemin

Véronique

---

### Choses qui sont jetées pêle-mêle

Un pincement au cœur devant le corps nu d'un oisillon tombé du nid.  
La douleur au ventre devant un rendez-vous manqué.  
La joie devant la réussite d'un enfant.  
La tristesse des arbres qui roussissent dans la sécheresse de l'été. L'illumination des yeux devant les arbres qui roussissent dans la flamboyance de l'automne.  
La sérénité du chat qui se roule en boule et pose la tête sur ses pattes.  
La majesté de la montagne, imprévisible par-delà le rythme des saisons.  
Le petit s'endort paisiblement, la maison redevient calme.  
L'appareil a capturé un rayon de soleil : l'inattendu hasard d'une photo éblouissante.

Isabelle

## A partir d'une photo en noir et blanc, d'une scène ou d'un objet

Ça c'était avant les années 1980  
Meubles en formica  
Notre canapé, des chaises en skaï  
Rien dans les placards  
Rien dans les bourses  
Alors l'alcool s'invite  
De mauvaises effluves

Entraînent et déclenchent une violence inouïe,  
Les coups pleuvent la tête, le visage, la poitrine, le bassin et les jambes  
Les insultes, on ne peut pas les prononcer, tellement violentes  
**"Montez dans votre chambre les filles".**

Les hurlements de douleurs,  
Roulés sous la table  
Fin rond, bourré, alcoolisé  
Il en tient une bonne.  
HS le père.

**Tout ça parce que ma mère n'aimait pas manger d'huîtres**  
Comme tous les 24 décembre, c'était sa fête : Marie Noëlle,  
Son anniversaire décembre 1944.

Le réveillon de Noël  
Le décès de sa grand-mère, femme d'honneur et adorée,  
Ma mère avait 20 ans.  
On pourrait en faire un titre.

**La dame qui n'aimait pas les huîtres**

---

Nathalie

À partir de deux images... (Paysage de neige et photo d'une femme dans un sous-sol sombre... )

Il avait beaucoup neigé, ce jour-là... Elle avait froid. Elle avait peur. Peur de quoi ? De qui ? Elle n'aurait su le dire.  
Peur de lui, peut-être. Peur qu'il revienne. Qu'il l'emmène à nouveau dans ce lieu où elle ne voulait plus jamais aller. Où l'on entendait des cris, la nuit.

Elle s'emmitoufla dans sa couverture sans parvenir à se réchauffer. Dans sa tête, à nouveau, tout se mélangeait.  
Les bruits, les gémissements, les pleurs. Il lui fallait bouger. Sortir de cette maison où rien ne la retenait.

Elle ouvrit la porte et marcha dans la neige. C'était froid. Mais c'était doux. Doux et silencieux.

Elle marcha longtemps, longtemps, longtemps... Elle ne voulait pas qu'on la retrouve. Jamais. Elle ne voulait pas retourner dans cet hôpital. Jamais.

Quand les randonneurs ont retrouvé son corps, deux jours plus tard, ils ont dit qu'ils avaient tout de suite remarqué comme un vague sourire sur son visage apaisé.

---

Pierrette

Nuit noire  
Néon nuit  
Placard ouvert  
Homme couché  
Chaises dos à dos, voûtées  
Vaisselle accoudée

Il dort l'homme, il est tombé, blotti dans le noir de la nuit, sur le lino blotti

Pieds nus, l'homme  
Chemise rayée  
Sur le côté

Le torchon en négligé sur le dos de la chaise de gauche, négligé de nuit  
Rien à voir avec une nuisette qu'on aurait négligemment abandonnée

Je ne vois pas ses yeux, à l'homme  
Pas sûr qu'ils soient fermés

Il tient ses mains, l'homme, je jugerais qu'il tient ses mains fermées  
Il maintient la porte du frigo fermée parce qu'il est couché,  
parce que son corps maintient la porte du frigo fermée  
Sûr qu'on ne pourra pas l'ouvrir la porte, la porte du frigo fermée

La nuit garde le silence

et l'homme couché au milieu du silence comme traqué

On ne voit rien que le silence

et la salière qui est restée posée au bord de la table de l'absence

Où est donc passé le café  
Le café qui pourrait le réveiller  
J'ai beau regarder  
Je ne vois pas de cafetière  
Ni remplie, ni posée  
Pleine nuit du soir

Moitié d'ombre sur le corps couché  
Caché le mystère dans le noir

Dans le mystère de la tête tombée  
Une flaque glissée dans le noir  
Rouge la flaque tachée de noir

Surgit du désespoir, le rouge d'une nuit où claquent  
Les armoires, les placards et les trous de passoire

Rouge la flaque  
De sang ?  
De vin ?

La nuit tout autour alentour  
La nuit qui rode et qui entoure  
La nuit qu'on sent derrière la vitre  
La nuit qui se cache dans le noir

Véronique

---

Ce jour là  
T'étais plus là  
Vide affligeant  
Fauteuil resté seul

T'as tout laissé  
Comme pressé  
Sombre journée  
J'étais pas préparée

T'es parti  
Sans préavis  
Départ de ta vie  
Mon chagrin tu l'as pris

Pas de reproche  
Après tout  
C'était moche  
Quand tout cloche

Parti à la dérive  
T'as pas trouvé de rive  
Rien pour t'agripper  
T'aurais pu m'alerter

Pas vu venir  
Ton monde de délire  
J'étais habituée  
Te voir délirer

Fauteuil égaré  
Dans son coin esseulé  
Attend déchiré  
L'autre marée

Régine

---

Ce jour là  
tes mots se sont posés  
las sur les murs ouverts  
j'ai perdu ma tête  
enfoncee défoncée.

Une voiture est passée  
une vie s'est effacée  
dans le hangar  
des souvenirs déplacée.

Quelques flaques enrobées  
un ciel larmoyant  
c'était hier c'est hier avant  
le bruit au loin  
d'un train.

Endimanchés les bras  
ballants ne plus toucher  
terre si lointaine  
si proche toute proche.

Dans les poches trouées  
un peu de terre à terre  
à conserver à éparpiller  
cendres à la volée  
lèvres à frôler.

Une vie à partager  
Aujourd'hui demain  
Nos deux mains  
Rassemblées en serrées.

Alain

---

Le corps a quitté les vêtements. Les voilà fripés, décorporés, mais toujours debout malgré tout. Comme si la vie continuait dedans malgré l'absence.

Ils se tiennent à l'aveuglette, désarçonnés, pantelants. Vidés, déchiquetés, dégingandés, mais debout.

Fiers. Ils ne veulent pas se laisser partir, se laisser tomber, s'abandonner inertes sans vie.

Une lutte intérieure s'est engagée. Une bataille pour retenir leur âme qui les quitte.

De plus en plus ils s'affaissent, par endroits d'abord.

Et par le haut : le col, un revers, une manche. Les jambes de la combinaison tiennent encore. Pour combien de temps ?

La fermeture-éclair s'écroule, les zips se rejoignent, se disloquent, s'abandonnent à l'attraction terrestre, inéluctable.

On pourrait offrir un porte-manteau. À quoi bon ? Ce n'est qu'un pis-aller. Reculer pour mieux sauter. Les vêtements n'ont d'autre issue que d'accepter.  
Sans corps pour les soutenir, les arborer, ils deviennent futiles, dérisoires et finissent dans l'oubli au fond d'un placard.

Isabelle

---